

MAETERLINCK ET LA 628-E8

En avril 1902, Mirbeau est enthousiasmé par la musique que Debussy a composée pour *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck et qui, lors d'une répétition, lui a laissé "une impression bouleversante, comme d'une hantise". Et il est naturellement taraudé par l'envie impérieuse de crier *urbi et orbi* son enthousiasme, comme il l'a fait douze ans plus tôt après la lecture de *La Princesse Maleine* du même Maeterlinck¹. Malheureusement le poète gantois, qu'il a lancé au firmament des lettres, se soucie de musique comme d'une guigne, est allergique à Debussy, et se juge trahi par Albert Carré, le directeur de l'Opéra-Comique, qui a imposé Mary Garden en lieu et place de sa compagne Georgette Leblanc... Il en arrive même à souhaiter publiquement à l'adaptation de son œuvre, qui lui est "devenue étrangère, presque ennemie", "une chute prompte et retentissante"...² Du coup l'entreprise de Mirbeau s'avère des plus délicates : comment chanter de conserve le los du poète et celui du compositeur ? Comment acclamer la musique de Debussy sans susciter l'ire de Maeterlinck, frappé d'"aveuglement" et devenu inaccessible à la "raison"³ ? Il lui faut déployer des trésors de diplomatie pour parvenir à concilier l'inconciliable, dans l'article, de nouveau intitulé "Maurice Maeterlinck", qui paraît le 27 avril dans *Le Journal*⁴. Heureusement, la publication presque simultanée du *Temple enseveli*, "livre d'un visionnaire", et la création de *Monna Vanna*, "œuvre pleine, forte, [...] qui a l'ampleur, la solidité, la clarté des tragédies classiques", lui permettent de noyer les éloges adressés à l'opéra de Debussy dans un hommage d'ensemble rendu au poète belge et d'affirmer d'entrée de jeu que "la semaine qui commence appartient à Maurice Maeterlinck". Il n'est pas sûr pour autant que l'affirmation du "génie" du musicien, "âme créatrice fraternellement pareille" à celle du dramaturge, soit réellement de nature à panser les blessures de Maeterlinck et à calmer son courroux. Mais du moins a-t-il largement matière à consolation.

Cinq ans et demi plus tard les rôles se sont inversés. Mirbeau vient de publier *La 628-E8*, certes amputé des chapitres sulfureux sur *La Mort de Balzac*, mais qui n'en paraît pas moins fort malséant aux yeux de l'*intelligentsia* d'outre-Quévrain. Il est vrai que le romancier n'y est pas allé avec le dos de la cuiller pour dénoncer "la malaria religieuse" qui a contaminé la Belgique, pour tourner en dérision la capitale, pâle et "parodique" copie de Paris et qui n'a que la prétention d'être une ville, et pour barbouiller au vitriol le roi Léopold II, sanguinaire responsable du "caoutchouc rouge" et affairistes sans vergogne ni scrupules assimilé à Isidore Lechat⁵... Ne tenant aucun compte de la cocasserie provocatrice de l'humour du romancier, qui incite plus au rire qu'à la colère ; ni de son refus, affiché d'entrée de jeu, de toute espèce de réalisme⁶, ce qui aurait dû éviter une lecture au premier degré ; ni de sa critique, autrement virulente, des mœurs et des gloires françaises⁷, qui relativise singulièrement la caricature des Belges ; ni du "remords" public de Mirbeau⁸, et de l'explication, peu reluisante pour lui, qu'il donne de sa sévérité pour Bruxelles, mise sur le compte de sa "mauvaise humeur"⁹, ce qui eût dû désarmer leur colère, nombre d'écrivains, de journalistes et d'universitaires de Belgique, n'écouterant que leur patriotisme en berne, montent au créneau pour défendre la patrie humiliée contre la menace de son contempteur attiré...

C'est au tour de Maeterlinck d'être déchiré : entre son amitié et sa reconnaissance pour Mirbeau, et sa solidarité avec ses compatriotes ; entre son admiration pour une œuvre originale, où de surcroît il est à maintes reprises évoqué élogieusement¹⁰, et son devoir patriotique, que la réaction de ses pairs lui impose d'autant plus d'assumer qu'il est, de son propre aveu un "exilé volontaire" et un ami de celui par qui le scandale est arrivé : il lui faut donner doublement des gages... Son article, intitulé "Chez les Belges", comme le chapitre III de l'ouvrage incriminé, paraît dans *Le Figaro* du 30 décembre 1907 (et sera repris dans une revue littéraire de Bruxelles, *Pages amies*, le 20 janvier 1908¹¹). Il ne s'agit en aucune façon d'un compte rendu visant à dégager les centres d'intérêt du volume et à porter un jugement esthétique ou politique sur le récit de voyage de son découvreur : ainsi ne dit-il mot du long et important chapitre sur l'Allemagne, ni de *La Mort de Balzac*, dont la suppression *in extremis* n'est même pas rappelée, ni du "caoutchouc rouge" de notre ami le roi des Belges, ni des pogromes de Russie, pourtant évoqués dans un des chapitres consacrés à la Belgique.

Plus surprenant encore : il passe complètement sous silence ce qui constitue la plus grande originalité et la modernité de cette œuvre sans précédent : la révolution, non plus seulement du regard, mais de tout l'être, de toute la personnalité, et partant du style, de l'écrivain-automobiliste, sous le double effet de la vitesse et de la liberté apportée par la voiture. Alors que ce sont certainement ces aspects-là qui ont dû le plus vivement accrocher son intérêt, il ne s'intéresse qu'au chapitre le plus susceptible de chatouiller l'amour-propre et la fierté nationale de ses compatriotes. Comme s'il était en service commandé, comme s'il devait faire ses preuves de Belge patriote, comme si on l'attendait au tournant...

Certes, il évoque rapidement, au début de sa copie, les paysages hollandais et la compréhension manifestée par Mirbeau, nonobstant l'abîme créé par la langue, pour le caractère des Bataves. Mais c'est pour mieux mettre en lumière l'injustice criante dont les Belges sont victimes. Pas seulement les Belges, d'ailleurs, mais aussi la "verdure" du plat pays, à laquelle il semble accorder une importance bien disproportionnée. Sans doute convient-il d'y voir un moyen d'atténuer la portée des propos acides de son ami contre la "malaria religieuse", à peine mentionnée, et sans guillemets, ou contre la parodie bruxelloise, mise sur le compte de l'absence d'un guide avisé qui aurait épargné à Mirbeau des jugements injustes. Il passe vite sur les sarcasmes relatifs à "l'hybride belge", qu'il semble comprendre et excuser, pour concentrer ses regrets sur les deux points qui semblent le chagriner le plus :

- Tout d'abord la vision caricaturale du paysan flamand, aliéné par le catholicisme et abêti par les beuveries. Se souvenant probablement de ce que Mirbeau a jadis écrit du paysan normand et breton, il met sur le compte de la pauvreté et des difficultés quotidiennes de leur vie de "patience" et de lutte "héroïque" leur dureté apparente, leur entêtement et leur foi. Que pourrait bien trouver à lui objecter l'auteur des *Lettres de ma chaumière* et de l'article du *Gaulois* sur *La Terre* de Zola (voir la note 21) ?

- Ensuite la légèreté des propos dénigrants sur les gloires de la littérature belge contemporaine, renversées "d'un revers de plume", avec une excessive légèreté. Maeterlinck remplit ses devoirs à l'égard de ses confrères, Gilkin, Lemonnier et Picard, auxquels il tresse des couronnes. Et, de nouveau, ce faisant, il retourne contre son ami les valeurs dont il se réclame et qu'illustrent les trois écrivains qu'il néglige malencontreusement : la portée philosophique d'une œuvre d'Iwan Gilkin qui s'alimente aux "mythes éternels" ; le "désintéressement" de Camille Lemonnier, son "enthousiasme" et son amour de "l'art sans récompense" ; la "générosité" et l'inlassable combat d'Edmond Picard pour "toutes les causes que les meilleurs croient justes", à tel point que les lecteurs pourraient s'imaginer que c'est de Mirbeau qu'il s'agit...

Cette dernière phrase est très habile. Car, d'une part, il met en lumière l'injustice commise, en l'occurrence, par Mirbeau, et se concilie du même coup les grâces des confrères qu'il encense ; mais, d'autre part, il rappelle le rôle de justicier de l'auteur de *L'Abbé Jules*, ce qui est une façon de faire comprendre aux lecteurs français auxquels il s'adresse, que tout ne doit pas être faux dans les chapitres sur la Belgique.

Pierre MICHEL

* * *

CHEZ LES BELGES

La "628-E8", comme vous le savez, est l'héroïne d'un merveilleux livre où se trouvent quelques-unes des plus belles pages qu'ait écrites Octave Mirbeau ; de ces pages à la fois pures et passionnées, attendries et cruelles, sûres et désordonnées, hautaines et familières dont il a le secret. Sans parler de *La Faune des routes*¹², adorable arche de Noé — (voisine et néanmoins toute différente de celle que Jules Renard construisit derrière la maison de *Poil de Carotte*) — où vivent d'une vie imprévue une foule d'animaux effarés que tous nous avons aperçus du fond de nos voitures, mais que nous n'avons jamais eu le temps de regarder ni de reconnaître ; sans parler de l'apparition hallucinante de Weil-Sée¹³, le raté type et innombrable auquel nous avons tous serré la

main, et qui est aussi irrécusable, aussi organiquement vivant, selon les procédés mêmes de la nature, que l'immortel Isidore Lechat ; sans parler de tout ceci, de tout cela et de bien d'autres choses, je ne veux rappeler ici que certaines images hollandaises, si nettes, si fraîches, si lavées d'air humide et de clartés irrisées, si précises, si affectueuses, si féériquement justes, si chargées enfin de puissances profondes qu'on en vient à imaginer, comme pour l'eau des canaux qui les baignent, qu'"elles s'enfoncent à l'infini dans l'espace et le temps"¹⁴".

* * *

Tout ce voyage en Hollande¹⁵ est une fête ininterrompue de mots vernissés, de phrases miroitantes, de verdure qui semblent toujours nées de l'aurore même, de rayons mouillés, d'eaux endormies dans le bonheur. Il y règne une allégresse légère et délicate comme une joie d'enfant. Et, chose très surprenante, malgré l'invincible obstacle d'un parler plus impénétrable que le silence où elle baigne volontiers, l'âme hollandaise, méfiante, déconcertante, farouche en face de l'étranger, est si impérieusement emportée et comprise par le passant rapide qu'on ne trouvera rien de plus exact, de plus pénétrant dans les écrits des meilleurs et des plus patients psychologues néerlandais.

* * *

Comment expliquer que la promenade voisine¹⁶ ait été si sombre et si mauvaise ? Que les hasards des hotelleries et des voyages rendent parfois injuste l'âme des plus grands justes ! J'aurais aimé me trouver à vos côtés dans votre "628-E8". Il m'eût été facile de vous démontrer, branches et feuilles en main, que les verdure de la campagne belge ne sont pas aussi noires que vous le croyez. Je suis extrêmement sensible à cette malveillante affirmation¹⁷.

Dites ce que vous voudrez des monuments, des mœurs et des grands hommes de ma patrie, mais respectez ses arbres. Il n'est, à mon avis, rien de plus important sous le soleil que la qualité des verdure d'un pays. C'est, avec celle de ses ciels, la beauté la plus précieuse, la plus inaliénable et la seule essentielle. Sans médire des verdure françaises, entre autres des normandes, qui sont peut-être les plus opulentes et les plus puissantes de l'Europe, elles n'ont point encore fait oublier à mes regards d'exilé volontaire¹⁸, et d'ailleurs fort heureux, les gazons légers comme des cheveux de blonde et les clairs peupliers des innombrables routes de nos Flandres, qui font de la terre flamande une sorte de jardin pascal, toujours endimanché de brume naïve et de lumière adolescente. L'atmosphère y est si particulière que mon œil ne s'est pas encore complètement acclimaté au jour plus sec et plus dur de la France, si bien qu'à chaque retour au pays natal, il me semble que les arbres et les fleurs que j'avais accoutumé de voir dans les rayons un peu crus des belles après-midis de Paris, soient tout à coup transplantés dans l'innocente joie d'une aube puérile qui ne se décide pas à naître tout à fait...

Il m'eût également paru nécessaire de vous faire remarquer que "*les figures de foi têtue, que les figures de pierre, agressives et sombres*"¹⁹ rencontrées par milliers dans les chemins, dans les sentes et les villes, ne sont point du tout aussi méchantes qu'elles en ont l'air. Figures dures et fermées, il est vrai ; aux traits que n'a pas durcis l'âme, mais la vie, et aux regards que ne borne point la haine, mais la pauvreté. Il importe de ne point l'oublier, malgré les fameuses kermesses²⁰ et la trop légendaire opulence des Flandres, l'existence en Belgique est infiniment moins aisée, moins souriante qu'en France. et le travail incomparablement plus âpre. Rien de plus stérile, pour qui en connaît les dessous, que la plupart de ces magnifiques campagnes d'apparence si plantureuse. Au fond, ce n'est le plus souvent que sable marin, gravier et coquillages fossiles, qui partout ailleurs eussent découragé le laboureur.

Ici tout est dû à la patience, séculaire et ininterrompue, du paysan²¹. Chaque tige de blé, chaque fleur, chaque fruit sort de la main de l'homme. Ce n'est pas la malaria religieuse, croyez-moi, mais la lutte pour la vie, héroïque, sans sourire, sans repos, qui fait la race grave, têtue, un peu lourde, un peu triste. Il me semble que ce sont là d'humbles, mais respectables traits, de touchantes et presque saintes marques...

* * *

Quant à Bruxelles, je n'ai guère qualité pour la défendre²², y ayant peu vécu C'est au demeurant une ville abondante et cordiale, encore que quelque prétention brabançonne y maquille assez désagréablement la bonne vulgarité flamande qui fait le fond de son caractère. Le plus regrettable est évidemment que, du haut des palais jusqu'au bas des plus petites boutiques, on y parle l'hybride belge, idiome singulièrement malsonnant et baveux²³. Néanmoins il tend à s'épurer. Du reste la ville a des coins exquis et de charmants refuges d'art et de bonne volonté. En tout cas, je suis sûr, mon cher Mirbeau, que si vous y aviez trouvé le guide indispensable, vous l'eussiez épargnée en faveur de quelques justes que vous raillez cruellement, parce que vous ne les connaissez pas assez.

Vous renversez, par exemple, d'un revers de plume mon vieil ami Iwan Gilkin²⁴. Avez-vous lu son *Prométhée* ? C'est, à mon avis, une œuvre admirable, une interprétation lumineuse et grandiose des mythes éternels, et peut-être la plus haute tragédie de ce temps. Je ne lui trouve comparables que certains chefs-d'œuvre de Grillparzer²⁵, le grand poète autrichien, avec lequel Iwan Gilkin a plus d'un trait de ressemblance. Et Camille Lemonnier²⁶ ? Croyez-vous qu'il soit bien nécessaire de l'exécuter ainsi en quelques mots ? Certes son œuvre est inégale²⁷, mais que d'excellentes pages parmi ces inégalités et quel bel exemple d'énergie, d'enthousiasme et de désintéressement nous donna, dans un pays de fonctionnaires et de négociants, ce courageux écrivain, qui sut rester fidèle à l'art sans récompense et aux lettres ingrates ! Pour ce qui est d'Edmond Picard²⁸, ne m'avez-vous pas avoué que vous ne l'aperçûtes qu'une seule fois, lors d'une conférence, assez peu goûtée, paraît-il, qu'il fit, certain soir à Paris, sur l'œuvre de Rodin²⁹ ? Ce n'est pas suffisant pour condamner ce grand homme de bien. Il est le défenseur de toutes les causes que les meilleurs croient justes. Il est celui vers qui, dès qu'une iniquité se commet quelque part, se tournent d'instinct tous les regards attentifs et déjà rassurés.

Il n'a jamais hésité — et voilà plus d'un tiers de siècle que dure cet héroïsme — à sacrifier repos, situation, fortune, amis même, pour se précipiter au secours de la victime d'un préjugé, d'une puissance imbécile ou d'une ignorance coupable. Vous dirai-je les idées qu'il a semées, sa rayonnante générosité d'âme, la force de son amitié, l'ardeur de son existence, le je ne sais quoi d'irrésistible et d'inépuisable qu'il y a au fond de deux ou trois hommes qu'on a la chance de rencontrer dans sa vie, ce je ne sais quoi qu'on a appelé, je crois, "*la bonté invisible*" et qui est l'attrait mystérieux de certains êtres d'élite... Je n'achève point ce portrait, on s'imaginerait que c'est le vôtre que je trace³⁰.

Maurice MAETERLINCK

NOTES

- 1 Voir son retentissant article “Maurice Maeterlinck”, paru dans *Le Figaro* du 24 août 1890 (et recueilli dans ses *Combats littéraires*, à paraître aux Belles Lettres).
- 2 Sur cette bataille de *Pelléas et Mélisande*, voir la biographie d’*Octave Mirbeau*, par P. Michel et J.-F. Nivet, Séguier, 1990, pp. 694-696, et surtout la biographie de *Georgette Leblanc*, par Maxime Benoît-Jeannin, Le Cri, Bruxelles, 1998, pp.202-209.
- 3 Mirbeau écrit en effet à Albert Carré, le 18 avril 1902 : “*Ai-je besoin de vous dire combien je regrette l’attitude prise par Maeterlinck et combien je voudrais que mon amitié fût assez forte et persuasive pour l’éclairer sur ce que cette attitude a surtout de ridicule ? Mais je n’espère rien contre un tel aveuglement. Je ne puis faire appel à sa raison : il ne raisonne plus.*” Cité par Maxime Benoît-Jeannin, *op. cit.*, p. 205.
- 4 Article recueilli dans ses *Chroniques musicales*, Séguier-Archimbaud, 2001.
- 5 Sur le scandale soulevé en Belgique par *La 628-E 8*, voir la biographie d’*Octave Mirbeau*, *loc. cit.*, pp. 807-809.
- 6 Dès les premières lignes du chapitre I, Mirbeau écrit en effet : “*Est-ce bien un journal ? Est-ce même un voyage ? / N’est-ce pas plutôt des rêves, des rêveries, des souvenirs, des impressions, des récits, qui, le plus souvent, n’ont aucun rapport, aucun lien visible avec les pays visités [...] ?*” (*Œuvre romanesque* d’*Octave Mirbeau*, Buchet/Chastel - Société Octave Mirbeau, 2001, tome III, p 295).
- 7 Notamment Louis XIV et la cour de Versailles, Paul Bourget et Anna de Noailles.
- 8 Il écrit en effet : “*Je m’aperçois que moi, qui reproche si amèrement aux Français leur ironie agressive et leur injustice envers les autres peuples, je viens de me montrer bien français envers les Belges. [...] N’avons-nous pas Toulouse ? N’avons-nous pas l’esprit de Toulouse, qui caricature l’esprit de la France, au moins autant que l’esprit de Bruxelles, celui de la Belgique ? / Les Belges, sans doute, ont des ridicules, comme nous en avons, comme en ont tous les peuples. Ils ont aussi des qualités, des vertus, que beaucoup n’ont pas, et que je souhaiterais aux Français, si orgueilleux de leurs frivolités et de leurs vaines richesses. Ils travaillent. Ils savent réveiller les vieilles cités de leur torpeur ancienne*” (*Œuvre romanesque*, tome III, p 380).
- 9 “*Et peut-être que ma mauvaise humeur – qu’ils me pardonneront pour l’amour de Maeterlinck, de Verhaeren, de Franz Servais et de Rodenbach – tient uniquement à ce fait puéril, que nous avons été forcés de gravir et dégringoler trop souvent, malgré nous, la rue Montagne-de-la-Cour, et de tourner, beaucoup plus longtemps que n’aurions voulu, dans le bois de la Cambre... Il n’en faut pas plus...*” (p. 381).
- 10 Mirbeau écrit par exemple : “[...] *je n’oublie pas que j’aime Maurice Maeterlinck. [...] Maeterlinck, je l’ai trouvé à Gand, au bord du canal, et j’ai retrouvé aussi, dans les eaux mortes du canal, tous les mirages, tous les reflets, toutes les fêtes mélancoliques de sa jeunesse. Et, dans le jardin de la maison familiale, j’ai revu la ruche, d’où partirent les divines abeilles, qui allèrent butiner les belles fleurs de sagesse et de vie*” (pp. 380-381). Il consacre également un sous-chapitre du chapitre VII à *Monna Vanna*, sous le titre-choc “le théâtre reproducteur” (pp. 551-553).
- 11 Je remercie bien vivement l’érudit libraire et éditeur bruxellois Émile Van Balberghe de m’avoir fait connaître ce numéro de *Pages amies* et de m’en avoir offert un exemplaire.
- 12 C’est le chapitre VI de *La 628-E8* (*loc. cit.*, pp. 480-508). La première mouture a paru dans *L’Illustration* le 15 décembre 1906 sous le titre “Les animaux sur la route” (c’est sous ce titre qu’elle a été publiée en plaquette par Jean-François Nivet, aux Éditions Séquences, Rezé, 1999).
- 13 Pour le personnage fictif de Weil-Sée, qui apparaît au chapitre V de *La 628-E8* (p. 452), Mirbeau a emprunté des traits à son ami et collaborateur Thadée Natanson (1868-1951), animateur de la *Revue blanche* et spéculateur malheureux, qui corrigera le texte de *La 628-E8* et co-signera *Le Foyer*. Quant au nom qu’il lui prête, il est composé de celui de deux autres amis de Mirbeau, tous deux auteurs dramatiques, et juifs comme les frères Natanson : René Weil, alias Romain Coolus (1868-1952), qui accompagne précisément Mirbeau en Hollande à bord de la “628-E8”, et Edmond Sée (1875-1959), auteur de *L’Indiscret* et des *Miettes*.
- 14 Mirbeau écrit au chapitre V : “*Du haut des ponts surélevés, l’eau des canaux n’a presque plus rien de liquide, à force d’immobilité, que sa demi-transparence. Et, à contempler sa profondeur, l’on en vient à imaginer qu’elle s’enfonce, à l’infini, mais que ce n’est plus dans l’espace, que c’est dans le temps...*” (p. 450).
- 15 Tout le chapitre V est consacré à la Hollande (pp. 418-479).
- 16 C’est-à-dire la traversée de la Belgique, évoquée dans les chapitres II, III et IV.
- 17 Allusion au début du chapitre III, intitulé “Chez les Belges”, comme l’article de Maeterlinck : “[...] *dès que vous entrez en Belgique, vous êtes frappé par cette sorte de malaria religieuse qui y règne. Elle attriste singulièrement ce petit pays... C’est peut-être cela qui rend si noires ces verdure de la campagne belge que détestait tant Baudelaire...*” (p. 353). Maeterlinck citera un peu plus loin cette formule provocatrice de “*malaria religieuse*”.
- 18 Maeterlinck s’est installé en France depuis une douzaine d’années, partageant depuis peu son temps entre sa maison parisienne et l’abbaye de Saint-Wandrille, où il s’est installé en 1906 avec Georgette Leblanc, et plus tard sa maison niçoise, Villa Ibrahim rebaptisée Orlamonde (où Mirbeau a séjourné en 1900).
- 19 C’est également au chapitre III de *La 628-E8* que Mirbeau écrit : “*Dans les chemins, dans les sentes et dans les villes, on rencontre, par milliers, de ces figures de foi têtue, de ces figures de prières, agressives et sombres, telles qu’elles sont peintes dans les triptyques des primitifs flamands. Les siècles ont passé sur elles, les progrès et la science ont passé sur elles, sans en adoucir les angles durs et obtus*” (pp. 353-354) .

20 Allusion aux processions et kermesses évoquées au début du chapitre III : “Partout des processions, des sons de cloche, des cérémonies cultuelles, extravagantes et moyenâgeuses, des églises pleines et chantantes, des décors d'autels dans les chambres privées, des dos courbés, des mains jointes... et des prêtres insolents, paillardards et pillards, et de terribles évêques, avec des faces d'Inquisition. [...] Qui n'a pas assisté aux fêtes du Saint-Sang, dans Furne, devenu, ces jours-là, un véritable asile d'aliénés ne peut concevoir à quels dérèglements, à quelles démences, la religion, ainsi enseignée, peut conduire la pauvre âme des hommes...” (p. 354).

21 C'est précisément à cette patience que Mirbeau rendait jadis hommage, dans son article sur *La Terre*, “Le Paysan” (*Le Gaulois*, 21 septembre 1887), où il accusait Zola d'avoir perpétré “un mauvais ouvrage, mauvais socialement, mauvais littérairement”, en médissant du paysan : “Il a démesurément amplifié ce qu'on appelle les défauts, les vices du paysan ; il a rapetissé sans justice ses sublimes qualités ; or c'est le contraire qui arrive dans la nature.”.

22 Mirbeau écrivait, au chapitre II : “[...] presque tout me paraît ridicule à Bruxelles [...]. Bruxelles est comique” (p. 332). Et il jugeait cette ville “parfaitement inutile” et “complètement parodique” (p. 330).

23 Mirbeau évoquait “l'accent belge” au chapitre II. Il le jugeait “triste et comique, à la façon d'un air faux” (p. 342).

24 Iwan Gilkin, né en 1858, poète belge, fondateur de *La Jeune Belgique* en 1881, auteur de *La Nuit* (1897), *Le Cerisier fleuri* (1899), *Prométhée* (1900), *Jonas* (1900) et *Savonarole* (1906). *Prométhée* est un poème philosophique où sont exposées les thèses évolutionnistes. Le “revers de main” fait allusion à une simple mention des “poèmes de M. Ivan Gilkin”, qui le rendent “triste, triste”, à l'instar de Bruxelles (p. 332). Dans la même phrase il est question des “livres de M. Edmond Picard” (voir note 28).

25 Franz Grillparzer (1791-1872), dramaturge romantique viennois, auteur de tragédies (*L'Aieule*, 1817, *La Toison d'or*, 1821, *Médée*, 1822, *Le Bonheur et la fin du roi Ottokar*, 1823, *La Juive de Tolède*, *Libussa* etc...) et d'une comédie très mal accueillie (*Malheur à qui ment*, 1838).

26 Camille Lemonnier (1845-1913), romancier bruxellois, directeur de la revue *L'Actualité*, auteur, à ses débuts, de romans d'inspiration naturaliste : *Un Mâle* (1881), *L'Hystérique* (1885), *Happe-chair* (1886), *Madame Lupar* (1888), *L'Homme en amour* (1897)... Dans le chapitre II de *La 628-E8*, Mirbeau s'adressait ironiquement à Camille Lemonnier, qui fut “tour à tour, avec une ardeur égale et avec un égal bonheur, Alfred de Musset, Byron, Victor Hugo, Émile Zola, Chateaubriand, Edgar Poe, Ruskin, tous les préraphaélites, tous les romantiques, tous les naturalistes, tous les symbolistes, tous les impressionnistes, et qui, aujourd'hui, après tant de gloires différentes et tant d'universels succès, met [ses] vieux jours et [ses] toujours jeunes œuvres sous la protection du naturisme, et de son jeune chef, M. Saint-Georges de Bouhélier ?” (p. 332).

27 Allusion pudique à son style “coruscant”.

28 Edmond Picard (1836-1924), avocat et écrivain belge, engagé à l'extrême-gauche, auteur de recueils poétiques et de romans, notamment *L'Amiral* (1883) et *Le Juré* (1885) ; il a aussi fondé en 1881, avec Octave Maus, un hebdomadaire artistique d'avant-garde, *L'Art moderne*, qui a reproduit plusieurs fois des chroniques esthétiques de Mirbeau. Dans le chapitre II de *La 628-E8*, Mirbeau écrivait ironiquement, à propos d'une de ses plaidoiries au Palais de Justice de Bruxelles : “ [...] non seulement M. Edmond Picard écrit, mais il parle aussi le belge le plus pur et le plus châtié ” (p. 342).

29 Edmond Picard était pourtant un grand admirateur de Rodin : en mai 1898, il avait organisé une souscription en Belgique pour ériger le controversé *Balzac* à Bruxelles ; et, l'année suivante, dans sa Maison d'Art située avenue de la Toison d'or à Bruxelles et dirigée par son fils William, il avait hébergé une exposition d'œuvres de Rodin (du 8 mai au 5 juin 1899).

30 Façon délicate de faire comprendre à Mirbeau, tout en le flattant, qu'il se trompe de cibles. Mais c'est aussi une manière bien commode d'en finir abruptement avec un article obligé qui a dû lui coûter...